

n'y a plus de grisettes à Paris ; je vous assure que ces gens-là se trompent. La grisette est un produit du sol, il y en aura toujours en France, comme des truffes. . . Je vous engage à préférer les brunes, elles sont meilleures. . . Je parle des truffes.

Je reviens à mon jeune ébéniste, qui avait fait de grands sacrifices pour se faire aimer de sa jolie fleuriste, et qui se croyait sûr de son cœur parce que, tous les dimanches, il la menait dîner chez un traiteur, où il lui faisait manger du veau et de l'omelette soufflée, terminant la journée par le spectacle ou une polka au Château-Rouge. Mon jeune homme naïf croyait qu'une femme ne devait pas ambitionner d'autres plaisirs. . . O candide ébéniste ! tu ne connaissais pas les vers que François Ier, ce roi de galante mémoire, s'amusa à graver sur ses vitres ; ou, si tu les connaissais, tu n'en faisais aucun cas, ce qui revient absolument au même. Et cependant, un beau jour ou un beau soir, n'importe, en se présentant chez sa fleuriste, notre amoureux ne trouva plus personne. La jolie grisette avait disparu, et nul ne savait ce qu'elle était devenue, pas même la fruitière du coin ; quant au portier, elle n'en avait pas.

Le pauvre garçon pleura, se désola, parcourut tout Paris, s'informant à chacun de Lucienne ; c'était le nom de sa fleuriste. Puis enfin, comme ses recherches étaient infructueuses, il s'efforça de renfermer ses larmes, de cacher sa peine, mais non pas de se consoler, car il savait bien que cela lui serait impossible ; et d'ailleurs il trouvait encore du plaisir à penser toujours à Lucienne : il préférerait sa tristesse et ses souvenirs à de nouvelles amours. . . . Bon jeune homme ! il voulait peut-être se singulariser.

Un an s'était écoulé, lorsqu'un soir notre fidèle amant reçut un billet de Lucienne ; il ne contenait que ces mots :

« Je meurs d'ennui de te revoir. Viens demain chez moi, à midi. Tu demanderas Mme de Saint-Alphonse. »
Puis suivait l'adresse. C'était dans le beau quartier, dans la rue Notre-Dame-de-Lorette.

Le naïf jeune homme fait plusieurs bonds devant la loge de son portier ; il ne dort pas de la nuit, tant il est heureux d'avoir retrouvé sa Lucienne. Quant à ce nom de Saint-Alphonse qu'on lui dit de demander, il y fait peu attention ; il croit que c'est celui d'une amie de Lucienne, ou d'une dame chez laquelle loge sa fleuriste.

Et, le lendemain, il n'est pas besoin de dire s'il est exact au rendez-vous. Et arrive dans une maison élégante, il demande Lucienne.

— Connais pas ! répond le concierge.

— Ah ! c'est juste. . . Mme de Saint-Alphonse ? c'est là qu'elle demeure.

— C'est différent. Montez au second ; un gland bleu à la sonnette.

Le jeune homme monte, trouve le gland bleu, sonne à casser le cordon ; une femme de chambre arrive.

— Madame de Saint-Alphonse ?

— Elle n'y est pas.

— Comment ! Lucienne n'y est pas ?

La femme de chambre se ravisa ; elle examina le jeune homme et s'écria :

— Ah ! pardon ; n'êtes-vous pas M. Adrien ?

— Oui, mademoiselle.

— Oui, oui, madame y est pour vous. J'avais oublié ma consigne.

Et la soubrette introduisit Adrien dans un magnifique appartement. Après avoir traversé plusieurs pièces meublées avec luxe, il trouva enfin la personne qu'il cherchait dans le fond de son boudoir ; mais c'est à peine s'il peut la reconnaître, tant il y a de changement dans sa tenue, dans sa toilette. Lucienne est devenue une petite maîtresse, une lionne, si vous aimez mieux ; et Adrien reste devant elle tout interdit, tout déconcerté.

Lucienne rit d'abord de sa surprise, puis lui dit enfin :

— Est-ce que tu ne me reconnais pas, Adrien ?

— Si fait. . . c'est-à-dire. . . c'est vous et ce n'est pas toi. . .